

La dévalorisation culturelle de l'avenir

ZAKI LAÏDI

Nul ne contestera le fait que notre rapport à l'avenir est devenu beaucoup plus inquiet qu'il ne l'était. Il en résulte une dévalorisation culturelle de l'avenir qui nous conduit à surestimer le présent.

La montée en puissance de l'urgence dans notre manière de voir et penser le monde ne découle pas seulement des processus d'accélération du temps, eux-mêmes liés aux technologies de l'immédiateté. L'origine du problème est bien plus profonde que cela. Après avoir pendant des siècles surinvesti l'avenir, nous rapatrons nos attentes dans le seul présent, dont on exige tout tout de suite, comme si l'on craignait que les promesses du temps long ne se réalisent pas. Du coup, dans tous les domaines de la vie sociale, qu'il s'agisse du monde des affaires, de la culture, de la justice ou du sport, c'est le résultat immédiat qui impose sa tyrannie. Regardons simplement la fortune du mot « urgence » : au départ, le terme était pratiquement circonscrit au monde de l'hôpital ou à celui de la justice (les fameux référés). Il renvoyait à des situations exceptionnelles qui précisément ne pouvaient pas attendre : on se rend aux urgences quand les services ordinaires d'un hôpital ne sont pas immédiatement accessibles. Or le rythme de l'urgence n'est plus aujourd'hui limité à des secteurs particuliers.

Il est le rythme social ordinaire. Naturellement, chacun sait que la plupart des situations réputées urgentes ne le sont, dans les faits, pas ou peu. De même que l'on sait aussi que la plupart des malades se rendant dans les services d'urgences n'ont objectivement pas de raisons de s'y rendre et pourraient attendre. Mais c'est précisément là le noeud du problème : si tout le monde raisonne sur le mode de l'urgence, c'est parce que, fondamentalement, le rapport collectif à l'avenir est extrêmement inquiet.

On a beaucoup raillé l'idée de « la fin de l'Histoire » en l'identifiant à une naïveté américaine. Mais, en réalité, l'idée a été fort mal comprise. La « fin de l'Histoire » n'a jamais signifié que la Terre s'arrêterait de tourner ou que les sociétés cesseraient de vivre, de se développer, de se déchirer ou de prospérer. La « fin de l'Histoire », ce n'est pas la fin des histoires, mais la fin d'une histoire collective qui se donne un sens, qui croit que l'avenir renvoie à un projet, à des significations collectives vers lesquelles on tendrait. Cette tension historique vers l'avenir vient de très loin. En Occident, elle s'est construite autour de trois moments : la chrétienté, qui a associé le temps à l'idée de vérité ; puis la découverte de la perspective en peinture au quattrocento italien, qui a permis de conditionner notre regard sur le monde à partir de la notion de point de vue, une découverte dont Pascal mesura l'immense potentiel sur le plan non seulement artistique mais aussi culturel et philosophique. Enfin, l'idéologie des Lumières, qui progressivement a associé la notion de temps à l'idée d'Histoire. D'où la fameuse référence à « l'Histoire qui a un sens ». C'est de cette gigantesque rupture que nous ne parvenons pas à faire notre deuil.

A partir de là se pose une autre question. Si nous avons répudié l'Histoire qui se donne un sens, pourquoi ne pas se satisfaire du seul présent ? Si l'avenir nous a trahis, pourquoi ne pas donner toutes ses chances au présent immédiat dont l'urgence serait le révélateur ? Tout simplement parce que l'homme continue à se penser comme un être temporel qui a besoin de se projeter dans l'avenir. Et c'est d'ailleurs en cela que la condition humaine se distingue de la condition animale. Hobbes, Adam Smith ou Marx ont insisté sur ce point fondamental.

L'enjeu est donc le suivant : comment pouvons-nous renouer avec le sens de l'avenir, raccorder notre présent à notre futur, sans revenir au mythe des lendemains qui chantent ? Comment investir dans l'avenir sans s'exposer à de nouvelles désillusions ?

En réalité, la seule voie qui s'offre à nous n'est pas de reconstruire une nouvelle utopie, en prenant les instruments du XIXe siècle pour penser le XXIe siècle. Elle consiste à penser l'avenir à partir de notre présent. Les utopies du XXe siècle donnaient du sens au présent à partir d'une finalité. Autrement dit, c'était l'avenir qui commandait le présent. On ne peut plus procéder ainsi. La seule manière de se projeter dans l'avenir de façon crédible est de partir du présent en s'appuyant sur le principe de la responsabilité vis-à-vis des générations futures. Il ne s'agit plus de décrire un monde meilleur vers lequel il faudrait aller. Il s'agit plus humblement de faire en sorte que le monde de demain ne soit pas pire pour nos enfants qu'il ne l'est pour nous. Or se projeter dans l'avenir sur ce mode est d'une certaine manière extrêmement difficile et contraignant. Car cela nous oblige à changer nos habitudes, nos comportements. Et c'est cette difficulté qui explique le formidable décalage entre le discours sur l'environnement et les pratiques observées.

Ce n'est donc qu'en partant du présent qu'on repensera l'avenir. Mais ce présent, contrairement à ce que l'on croit, n'est pas facile à appréhender. Et c'est précisément à cette difficulté que les projets politiques sont confrontés. D'un côté, on sent bien qu'il est indispensable de proposer des visions d'avenir aux citoyens. Mais de l'autre, on mesure qu'un projet clef en mains butera sur un scepticisme généralisé. Il y a donc un entre-deux très difficile à trouver et d'autant plus difficile que nos sociétés sont travaillées par des mouvements d'individualisation très forts.

Souvenons-nous du débat télévisé sur le référendum européen entre le président et de jeunes Français. Ces derniers voulaient ramener tous les enjeux du débat à leur situation personnelle, à leur propre vécu. A moi, habitant de Cergy, qu'est-ce que le traité constitutionnel va m'apporter sur un plan strictement personnel ? Si je vote « oui », que me donnez-vous en échange ? C'est donc bel et bien du vécu des individus qu'une perspective d'avenir peut se reconstruire, à condition bien sûr que ce vécu ne renvoie pas à un individualisme narcissique fondé sur la satisfaction d'exigences immédiates. Partir du vécu des individus, tout en aidant ces derniers à s'extraire de leur seule particularité pour se projeter collectivement dans l'avenir. Voilà le défi qui attend les fabricants de projets politiques pour demain.